

Un monstre
dans mon village

Daniel Bobasha

Un monstre dans mon village

Petite histoire du numérique en Afrique

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12759-0

*À Fatouma Albertine. Ayant vécu à l'ère du numérique sans pour
autant la comprendre vraiment.*

Avant-propos

Le monde est en constante évolution. Ces derniers siècles ont été marqués par des grandes avancées technologiques, propulsant l'humanité à une nouvelle ère, celle du numérique.

L'Afrique, berceau de cette humanité est également embarqué dans cette nouvelle ère. Dès lors, le numérique en Afrique mérite d'être raconté dans tous ses aspects. Ses lumières, comme ses aspects sombres. C'est ainsi que nous avons décidé de raconter tant soit peu dans ce petit ouvrage, l'ère du numérique en Afrique, avec quelques piqûres de rappel des pratiques traditionnelles, afin de ne pas oublier le passé. Nous avons ainsi parlé des « sauts » du numérique, de la fracture numérique qui touche le continent, la problématique des données personnelles, la cybercriminalité, l'impact du numérique sur l'environnement et les droits de l'homme en Afrique, etc.

Ce petit ouvrage n'a pas pour ambition de raconter le numérique en Afrique dans les détails mais néanmoins d'épingler de façon concise, les principales manifestations et implications du numérique sur le continent. Le genre et style littéraire utilisé a été choisi afin de permettre que cet ouvrage soit compréhensible à la fois pour les adultes que pour les enfants qui méritent aussi d'être sensibilisés sur les réalités et enjeux du numérique sur le continent.

Il est aussi question dans ce petit ouvrage, en arrière plan, de la promotion de valeurs essentielles d'une société moderne et de la stimulation de la quête du savoir que nous présentons comme une continuité de l'œuvre Divine de la création dont la responsabilité incombe à l'humain lui-même.

Dans cet ouvrage, le village représente l'Afrique dans son entièreté. Cependant, faire de généralité sur un continent de 55 pays et d'une pluralité culturelle et linguistique toute aussi importante serait dangereux. Les réalités évoquées dans cet ouvrage peuvent donc être présentes sur une partie du continent sans pour autant être le cas partout.

L'arrivée du monstre bouleverse notre mode de vie

Je m'appelle Fatouma, petite fille d'une famille nombreuse et heureuse vivant dans le grand village qui loge le Sahara et le Kalahari. Tout le monde au village me décrit comme étant une personne très intelligente mais très curieuse. Comme si l'intelligence et la curiosité marchaient en sens opposés ! Maman m'a souvent dit que ma curiosité risquerait un jour de m'attirer des ennuis. Ma mère est d'une beauté à faire fondre le fer le plus solide et d'un sourire pouvant pâlir la nuit la plus sombre ; qualités que j'ai hérité. Ma mère est le genre de parent à te tirer sévèrement les oreilles le soir, et venir quand même te couvrir une fois endormi. Du genre à te reprendre sévèrement lorsque tu commets des bêtises, mais aussi la première à te défendre si quelqu'un d'autre qu'elle ose lever la main sur toi. Derrière son apparence de cœur en béton se cache un cœur en aluminium qui se tord à la moindre atteinte à ses enfants. C'est donc durement qu'elle me reproche parfois ma curiosité, mais c'est plus fort que moi. L'ignorance me donne l'achluophobie ; j'ai l'impression d'être dans le noir, et je ne le supporte pas. C'est un peu de ça qu'est faite l'ignorance, de la noirceur, l'obscurité et tous leurs inconvénients. Ne pouvant supporter cela, il est donc tout naturel pour moi de rechercher de la lumière, rechercher des réponses à mes questions, c'est pour cela que j'ai été surnommée au village : « Fatou la curieuse ».

Ma curiosité est due au fait que je pense que l'Homme de son vivant est un être inachevé, et que l'acquisition du savoir par l'éducation et l'instruction constitue le prolongement de l'œuvre

Divin de la création. Dans mon village, on dit que l'éducation vaut mieux que la naissance ; et je pense que l'un de nos buts dans la vie est donc de compléter notre création en acquérant des connaissances et des compétences dans le but de les mettre au service de quelque chose. Car toute connaissance que nous acquérons est une lumière, et le principe avec la lumière est qu'elle oblige d'être perçue, la lumière oblige d'éclairer. Il serait donc insensé d'allumer une lampe pour la cacher dans une armoire.

Dans mon village, les histoires de sorcellerie font carrément parties de notre quotidien : par ci, un vendeur des calebasses qui soupçonne son voisin du marché d'avoir recours à un féticheur pour lui prendre ses clients ; par là, un guerrier qui a recours aux fétiches pour se protéger pendant la bataille ; là encore, un serviteur qui a recours aux services d'un sorcier à la réputation d'une grande puissance mystique dans le but de devenir riche et s'attirer les faveurs du chef du village ; ou par ici, une femme désespérée qui a recours à la sorcellerie pour trouver un mari. Le point commun de toutes ces pratiques est qu'elles produisent des effets qui sont naturellement inexplicables.

C'est ainsi qu'ici, dans mon village, tout ce que nous n'arrivons ni à comprendre, ni à expliquer est qualifié de sorcellerie. Et il faisait un bout de temps que des choses étranges se passaient dans mon village. Des choses que je n'arrivais ni à comprendre, ni à expliquer.

Comme ce jour où j'avais vu mon père, lui qui était pourtant en voyage à des centaines de kilomètres de moi, je l'avais pourtant vu, et nous avons même parlés... Mon père été apparu comme par magie dans un engin de plus en plus utilisé dans mon village, les gens l'appellent *smart-tshombo*, et d'autres, *smart-phone*.

Au-delà de ça, beaucoup d'aspects de notre mode de vie ont été impactés par un phénomène monstrueux que les gens appellent « le numérique » ou Numa comme moi je l'avais surnommé. Ce monstre Numa que je n'arrivais ni à comprendre, ni à expliquer

avait sensiblement changé notre mode de vie, lentement, mais sûrement, le monstre s'était rendu incontournable dans mon village.

LE BOULEVERSEMENT DE LA COMMUNICATION

L'arrivée du monstre Numa dans mon village a commencé avant tout par bouleverser notre façon de communiquer.

Il n'y a pas si longtemps, le tam-tam était notre moyen de communication le plus utilisé. Mon père nous disait même que c'était le moyen de communication par excellence. Nous l'utilisions pour mobiliser la population et pour annoncer des nouvelles. Comme cette fois où le chef du village voulait annoncer la naissance de la princesse Néfertiti, ou cette fois où il voulait nous annoncer que les ennemis allaient attaquer le village et que nous devions résister.

D'un bout du village à l'autre, le tam-tam envoyait un message et permettait de nous tenir au courant. Comme cette fois où nous avions perdu nos deux frères, ils étaient creuseurs dans les mines, et un bon jour, le sol les a enterrés lors d'un éboulement. Dès qu'il avait appris la nouvelle, mon père s'était alors dépêché pour trouver un joueur du tam-tam afin qu'il puisse annoncer la triste nouvelle à tout le village. Cela a pu se faire grâce au tam-tam.

La population savait faire la différence entre un tam-tam annonçant le deuil, et les autres, sans pour autant savoir davantage sur l'évènement. Le tam-tam était donc pratique pour mobiliser et annoncer des nouvelles, plus que pour converser. Le décryptage des tam-tams nécessitait un apprentissage, une véritable initiation, et il était nécessaire d'avoir au village des bons joueurs pour bien transmettre les messages.

Le tam-tam était également présent lors de nos fêtes religieuses et même lors des mariages. Au-delà d'être utilisé pour communiquer, il nous servait et nous sert encore aujourd'hui, malgré l'implantation du monstre, d'instrument de musique. Je me rappelle encore au mariage de ma sœur, comment le tam-tam nous avait fait danser l'*esuba*, le *mutwanshi*, la *rumba*, le *ndobolo*, le *makossa*, etc.

Aujourd'hui, avec l'arrivée de Numa, les initiateurs à l'utilisation du tam-tam, les joueurs, et même les fabricants se font de plus en plus rares.

Avec le tam-tam, le sifflet et les cornes des bœufs utilisés en temps de guerre, je dois avouer que nos moyens de communication traditionnels démontraient certaines limites que Numa et ses grigris ont su dépasser.

Tout d'abord, ils nous permettaient simplement à mobiliser et annoncer mais pas vraiment à converser. Ensuite, le décryptage difficile de certains messages, malgré un apprentissage demeurait un problème pour certains. Mais aussi, la distance à travers laquelle un son de tam-tam ou de tambour pouvait être entendu ne permettait pas de mobiliser des personnes vraiment éloignées.

L'implantation du monstre Numa dans mon village s'est faite en grande partie avec le téléphone portable, appelé dans mon village *tshombo*. Aujourd'hui le téléphone portable est le grigri de Numa le plus utilisé dans mon village. Cet outil a sensiblement bouleversé notre mode de vie en améliorant le moyen de communiquer à distance. Fini le décryptage des sons du tam-tam, les informations circulent plus clairement, rapidement et à très large portée grâce au *tshombo*.

Le téléphone portable est devenu un objet inséparable d'une très grande majorité des gens de mon village. Ma mère par exemple, elle passe toutes ses journées, toutes ses soirées et même toutes ses nuits avec son *tshombo*. Il l'aide à planifier ses activités, à communiquer, quand elle se lave il lui joue de la musique, et même quand elle s'endort la nuit, c'est lui qui la réveille au petit matin ; de quoi rendre un homme jaloux ! De fois, il arrive que ma sœur, hypnotisée par son téléphone, oublie qu'elle a laissé la casserole au feu ! Nous en subissons les conséquences dans l'assiette. Mon père de son côté est un travailleur acharné, tout autant que ma mère, sauf qu'il est rarement à la maison à cause de son travail qui l'oblige à se déplacer fréquemment d'un village à l'autre. Nous avons l'habitude de profiter de sa présence les quelques mois qu'il

passait au village avant de reprendre la route. Mais avec l'arrivée de Numa et son grigri de téléphone portable, même lorsque mon père est à la maison, j'ai comme l'impression qu'il n'est pas là. Toute son attention qui m'était jadis entièrement dédiée est aujourd'hui partagée avec son téléphone. Le téléphone portable s'est rendu tellement utile au point de modifier nos relations sociales et notre organisation du temps. Quel paradoxe ! Numa nous apporte des solutions d'un côté, en créant des problèmes de l'autre. Aux yeux des gens, tant que les solutions sont plus remarquées que les nouveaux problèmes, c'est tant pis !

Les contes, jadis racontés au cours des veillées par les adultes ont disparus. Dans notre case, la personne sur le point de raconter le conte lançait un « *Hadissi ndjo !* », à quoi nous répondions tous « *Ndjo hadissi !* » et nous passions des heures à écouter des contes africains pleins d'édification. Aujourd'hui les soirées deviennent de moins en moins familiales, chacun hypnotisé par son *tshombo*.

Mais malgré tout, l'appropriation des téléphones dans le village a permis la création d'emplois et des nouveaux métiers. Maman est de plus en plus autonome financièrement depuis qu'elle s'est lancé dans le commerce des chargeurs et autres accessoires des téléphones. Cela constitue pour elle une autre source de revenu, supplément à son commerce des produits agricoles. L'autonomisation économique et financière de maman et des autres femmes du village est fondamentale. Cela permet à nos familles d'améliorer leurs conditions de vie, car ce n'est plus que papa qui s'occupe de tout. Le jour où papa n'a pas trouvé assez d'argent, maman pourra épauler, et vice versa. Dans notre maison cela renforce encore plus l'unité et l'amour entre papa et maman, contrairement à ce qui se dit dans le village par certains hommes qui pensent que la femme doit nécessairement rester totalement dépendante de l'homme économiquement et financièrement pour qu'il y ait stabilité dans un foyer.

Papa a toujours su placer la femme au rang qu'elle mérite en traitant toujours ma mère avec respect et considération. En faite, à